

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Emmanuel Simard, Érika Soucy, Mélina Bernier

Sébastien Dulude

Number 148, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68043ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dulude, S. (2012). Review of [Emmanuel Simard, Érika Soucy, Mélina Bernier]. *Lettres québécoises*, (148), 40–41.

☆☆☆ ½

EMMANUEL SIMARD

L'œuvre des glaciers

Montréal, Poètes de brousse, 2012, 56 p., 15 \$.

Roches, papier, coupures

Emmanuel Simard signe un premier recueil convaincant, au style creusé par une écriture mammouth, lente, pesante. Si la direction de l'ensemble peut paraître obscure, on aura avantage à se concentrer sur le chemin que nous fait parcourir cet auteur qui écrit comme on construit une digue avec de grosses roches.

Avec intelligence, l'ouvrage s'ouvre sur un exergue inusité du frère Marie-Victorin, dont la plume scientifique se fait presque poème, présentant du même coup le territoire rude qui sera arpenté au fil du recueil. La matérialité de cet espace sera pourtant plus révélée dans l'écriture elle-même que par les lieux et paysages qui se présenteront. Sans doute faudra-t-il plutôt retenir l'œuvre que les glaciers proprement dits dans ces textes à la syntaxe abrupte, écrits par un sujet qui « parle l'anglais de chasse » (p. 17). Ce dernier traque, en effet, « dépèce les lettres de leurs reflets barbares » (p. 28) de manière aussi patiente que brutale et c'est ce qui confère aux poèmes leur imperturbable mouvement chargé d'une violence latente qui semble dirigée vers le monde tout entier.

*Les cendres cachent mes tentations d'humanité,
ce sont repentirs en feu qu'elles me lèguent.
Je renonce à la garantie de l'étau.
Ma voie est missile antichar. (p. 44)*

Le recueil est construit de dix poèmes dont les titres, fort intéressants, sont tous insérés entre crochets et commencent par « ceci est » suivi d'attributs formés de noms, d'infinitifs ou de participes qui partagent et amplifient une même valeur objectale : « [ceci est crucifixion apprise par cœur] », « [ceci est mentir aux forteresses] », « [ceci est déchiré au ventre] », etc. Là, peut-être, se trouverait-on au sommet des glaciers, immenses masses erratiques composées de matériaux hétérogènes, agglomérés dans leur course d'une archilenteur sur des surfaces hostiles.

Sous ces titres amputés défilent ainsi des séries de strophes tout aussi composites, tableaux projectiles qui s'accumulent en se heurtant. Nombre de ces chocs sont mis en relation douloureuse avec le corps, qui s'écorche à mesure qu'il s'arrache du monde :

*Je m'embue devant le miroir de la salle de bains.
Je frotte et c'est pire que la séparation.
Le soleil fond. Je pense à mes lendemains de peaux,
mille échardes.
L'absence fuit.*

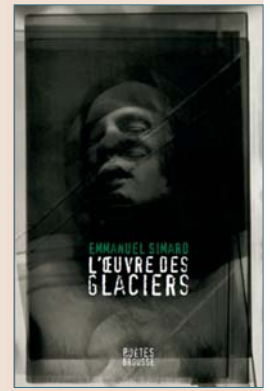
[...]

*Une femme plonge sur mes épaules.
Je déchire avec l'essence,*

*la chambre étouffe
et le ciel souillé sent la rupture,
les gens meurent, la télé. (p. 35, 36)*



EMMANUEL SIMARD



Dans une langue tronquée qui peut rappeler celle de certains de ses contemporains — je pense d'abord à Renée Gagnon et à Danny Plourde —, celui qui « accidente le goût de parler » (p. 43) donne cependant à lire une poésie plus robuste, dont les angles de préhension se dérobent certes parfois, mais dont la marche a l'aplomb d'une avalanche. L'écriture de Simard vient marquer le paysage de la jeune poésie québécoise ; il faut espérer que ces traces demeurent visibles pour les années à venir.

☆☆☆ ½

ERIKA SOUCY

L'épiphanie dans le front

Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, 2012, 78 p., 19,95 \$.

Creuser l'impardonnable

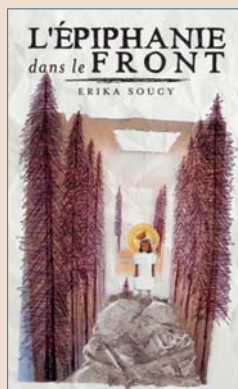
Erika Soucy avait retenu l'attention en 2010 avec son premier recueil *Cochonner le plancher quand la terre est rouge* qui faisait entendre une voix forte à travers des poèmes percutants campés sur la Côte-Nord. Ce second recueil poursuit dans la même veine de réalisme où une mémoire pénible côtoie des instants d'une tendresse déconcertante.

Née à Portneuf-sur-Mer, Erika Soucy a jusqu'à ce jour fondé son œuvre sur l'exploration de souvenirs d'une enfance vécue en région éloignée, dans un contexte familial (et, dans une moindre mesure, social) souvent désolant, marqué par l'absence du père, travailleur minier. La langue crue qu'elle emploie et son sens incisif de l'image, couplés à ce territoire poétique particulier et manifestement autobiographique, confèrent aux textes de Soucy une vraisemblance explosive, où le quotidien rural est envisagé aux antipodes du folklore ou de la terre idéalisée, participant du courant actuel d'une poésie dite de ruralité *trash*, selon l'expression récemment proposée par l'essayiste Mathieu Arsenault.

Les similitudes sont nombreuses entre les deux recueils publiés de l'auteure. Déjà, la page couverture de *L'épiphanie dans le front* montre des éléments visuels communs au premier ouvrage : sur les deux illustrations, des sujets féminins coiffés de symboles religieux se tiennent debout sur un sol rocheux d'où ne poussent que des conifères effilés. Toutefois, on note une différence importante quant au sujet exposé, où une femme corpulente à la défroque souillée cède l'espace à une fillette angélique vêtue d'une robe immaculée. Et si à l'intérieur des deux ouvrages on retrouve divers motifs similaires — objets religieux, Noël, chansons innues, voisins et habitants du village —, le cadrage du second recueil s'est resserré autour de l'expérience singulière de l'enfant devenue adulte, détachée, voire délestée du point de vue de sa communauté familiale et villageoise.



ERIKA SOUCY



½

MÉLINA BERNIER

Amour debout

Chicoutimi, La Peuplade, 2012, 84 p., 18,95 \$.

Poésie minceur

Lorsqu'il est question d'une écriture de peu de mots, c'est toujours à Hemingway que je pense en premier, et à son roman de six mots : « À vendre : chaussures bébé, jamais portées. » L'enjeu – et l'intérêt – de ces formes ultra-brèves est leur potentialité, qui va de pair avec une sollicitation plus grande des facultés d'imagination du lecteur.

« produire le mythe »

Comme si elle avait voulu transcender le jugement de sa « famille brûlée » (p. 32), unanime et sévère à l'encontre du père, la fille entreprend de chercher à comprendre son refus de s'engager envers sa famille, allant jusqu'à lui fournir les mots pour l'excuser : « si tu dois mentir / dis oui / dis / je n'ai pas eu le choix » (p. 35).

Les sentiments face au père gagnent ainsi en nuances : à sa réputation indélébile de père absent, ivrogne et infidèle, s'ajoute un rôle de protecteur, fantasme paradoxal que l'enfant cultive dans l'adoration secrète de la force physique de son père :

*j'ai cinquante jours encore
pour en faire de la mardo
taper l'foin comme il faut
pour faire sacrer Maltais*

*vas-tu lui en crisser une
quand tu vas arriver (p. 32)*

La première partie du recueil, intitulée « En bas », détaille, à la manière de l'ouvrage précédent, mais parfois de façon moins efficace (peut-être est-ce parce que l'effet de surprise s'est atténué), la déception constante et aiguë, causée par l'absence du père. Mais l'intérêt se renouvelle entièrement dans la deuxième moitié du recueil, « En haut », alors que le sujet entreprend de quitter la mer pour aller rendre visite au père.

Sur place, elle le découvre à la fois magnifique et ordinaire, identique aux autres travailleurs qui ont eux aussi sacrifié leur vie familiale pour couper en deux des montagnes. Si l'enfant demeurera éternellement mystifiée par une certaine grandeur de son père, l'adulte est incapable de pardonner les douleurs encaissées :

*de qui aurais-tu
voulu être le héros*

tu parles même pas anglais

*tu n'as pas de langue dure
pour gérer tes bobettes (p. 66)*

Malgré tout, le père mineur et la fille poète auront creusé à leur manière leur chemin dans le monde et auront reçu leur lot de pavés sur la tête. Fascinante et riche, dès lors, que la fin du recueil où la poète semble pouvoir momentanément embrasser les deux réalités contradictoires qui composent la figure christique de son père, qui sait faire bouger les montagnes et porte la faute de tous ses semblables. Et les mots pour l'exprimer sont d'une simplicité toute-puissante, dont Erika Soucy maîtrise l'art : « c'est naturel chez toi / faire exploser » (p. 65).

On connaît le pouvoir du *less is more*, la fulgurance du haïku, mais le minimalisme n'est pas la minceur et lorsque rien ne vient à l'esprit du lecteur pour emplir le poème de tout ce qu'il ne dit pas, celui-ci tombe à plat. Les poèmes de Méлина Bernier ont beau être légers, ils ne s'envolent pas.

La suite de poèmes du premier recueil de Méлина Bernier se veut minimaliste et le communiqué de presse le présente en soulignant notamment la brièveté des vers et la force des images. J'aurais employé un autre mot que *force* pour parler des images de Bernier, qui sont au mieux ténues et, au pire, stériles. Cherchant à mettre en relation la soixantaine de poèmes, jamais je n'ai trouvé de fil suffisant et net pour en baliser le sens, comme si un jeu de reliez-les-points ne formait en définitive aucune figure claire. Quelques élans se montrent probants, mais avortent systématiquement.

Sur fond initial de catastrophe ambiante dont on ne sentira jamais vraiment la menace (« le front / planté dans la tempête // les ruisseaux débordent », [p. 33]), ni la reconstruction annoncée, l'autre rencontré est ultimement réduit à ce poème navrant :

*sois
cette chose*

*aimée
qui aime*

face au vivant (p. 77)

Au fil de cette « transformation par l'amour » (quatrième de couverture), on assistera plutôt à des maladresses rythmiques (« aube crue // qu'est-ce qui compte tandis qu'on te fait mal ? // impatient d'amour // le panache / incendié » [p. 20]), du mièvre (« contourne / le ciel // niche / l'enfant rebelle // dans la mire des heures » [p. 35]), du banal (« à quand l'éveil ? / visiter / œuvre d'art // petits fruits / sur la table d'été / rire » [p. 51]), des emprunts maladroits (« degré zéro du récit // où tirer ? » [p. 70]), auxquels s'ajoutent enfin une rupture typographique inexplicable (l'emploi soudain de l'italique dans un seul poème) et une coquille inélégante (« volatil » [p. 65]).

Me voilà complètement désintéressé.



Les poèmes de Méлина Bernier ont beau être légers, ils ne s'envolent pas.